

DISCOURS DE DIDIER FISCHER, Maire de Coignières, Vice-Président du SQY**CEREMONIE DU 11 NOVEMBRE 2023**

Mesdames et Messieurs les Elus du Conseil municipal, Chers Collègues,

Mesdames et Messieurs les Représentants des autorités civiles et militaires, Cher major Sylvain Pattier,

Monsieur le Président de l'Association des anciens combattants, Cher Roger,

Mesdames et Messieurs les Elus du CMEJ, Chers Enfants et Jeunes,

Mesdames et Messieurs, Chers Amis,

Le 11 novembre 1918, à 11 heures, les armes se taisaient. Les places des villes et des villages de France étaient envahies par des foules joyeuses qui fêtaient la fin d'un conflit qui n'avait que trop duré. Combien de familles n'en déploraient pas moins la mort d'un proche, quand ce n'était pas de plusieurs. Avec plus d'un million quatre cent mille soldats tués, la France payait un lourd tribut à la Grande Guerre !

Jamais un conflit dans l'histoire n'avait fait autant de victimes, jamais combattants ne connurent un tel enfer. La « brutalisation » dont ils furent à la fois les victimes et les auteurs a été maintes fois décrite et étudiée par les historiens. Elle ne cesse pour autant de fasciner et renvoie aux conditions d'un combat où les fronts se figèrent, où la percée devint une obsession des états-majors !

Le traumatisme était profond et marqua de longues années durant les survivants. Si le film de Bertrand Tavernier, *La Vie et rien d'autre*, qui met en scène le commandant Delaplane dont la mission est de compter les cadavres laissés sur les champs de bataille et de déterminer leur identité, reste une fiction, il n'en fait pas moins toucher la tragique vérité d'une guerre hors norme, d'une guerre que beaucoup espéraient courte.

Comment pouvait-on imaginer que l'assassinat de l'archiduc héritier de l'empire d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, dans une ville des Balkans, que peu étaient en mesure de localiser sur une carte de l'Europe, allait produire une déflagration mondiale ? Pourtant le nationalisme, qu'un Jaurès dénonçait et

combattait, était à l'œuvre et transformait cette région européenne en une véritable poudrière ! Plus que le capitalisme, le nationalisme portait bien la guerre « comme la nuée l'orage » pour plagier le dirigeant socialiste !

Quatre ans plus tard, le terrible bilan s'impose. A l'échelle mondiale, c'est plus de 10 millions de morts, des régions entières labourées par les obus, des villages anéantis. La désolation sur les zones de front est totale. Les blessés, ceux qu'on appela « les gueules cassées », font leur irruption dans nos sociétés qui ne sont pas toujours prêtes à les accueillir. Toute une « génération perdue », pour reprendre l'expression de Gertrude Stein, dans *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway, impose son spleen.

Si le temps est à la reconstruction, il n'est pas forcément à l'optimisme. L'ombre portée de la guerre plane sur l'Europe. « Les années folles », celles de l'oubli et du retour de la fête, sont là comme pour mieux souligner l'importance du traumatisme. Dans les villes et les villages s'érigent des monuments du souvenir en l'honneur de ceux qui sont tombés au front. A Coignières, comme ailleurs, la liste des noms peut être longue.

Ces noms, que nos jeunes du CMEJ ont prononcé à l'instant, méritent qu'on s'y attarde un peu en cette journée de commémoration. Qui étaient ces hommes, souvent jeunes, qui ont donné leur vie pour défendre le pays ? Où sont-ils morts exactement ? A quels régiments appartenaient-ils ? D'où venait leur famille, car pour beaucoup leur implantation dans notre commune était récente ?

Carriers, artisans, commerçants, employés des chemins de fer ou de banque, journaliers, ouvriers agricoles... Les Coigniériens de cette époque étaient des petites gens, comme il y en avait des millions dans cette France du début du XXe siècle. Ils constituèrent donc l'essentiel des victimes car leur situation sociale ne leur permettait pas d'avoir les appuis suffisants pour échapper à la mobilisation.

Ils habitaient dans les hameaux de Maison Blanche ou du Gibet, d'autres vivaient au village. Quelques-uns appartenaient à des familles chassées au XIXe siècle par le trop plein des campagnes où il était difficile de vivre dignement. Ils avaient quitté la Bretagne pour venir travailler en région parisienne. Le hasard fit que certains s'étaient arrêtés à Coignières. Ils s'étaient mariés, avaient eu des enfants...

La guerre les a saisis en pleine moisson et les a précipités dans le chaudron bouillant de l'histoire. Comme la plupart, ils n'étaient pas préparés à ce qu'ils allaient vivre. De la guerre, ils connaissaient ce que les anciens pouvaient

raconter à propos de 1870. Selon nos sources, aucun des Coigniériens mobilisés en août 1914 ne tenta de se soustraire à son devoir. Ils se rendirent sur les lieux de mobilisation, à Versailles notamment, et furent affectés dans les différents régiments qui composaient l'armée française.

Il est peu probable, contrairement à la légende, qu'ils partirent la « fleur au fusil ». Ils avaient seulement conscience d'accomplir leur devoir. Ce devoir vers lequel tendait toute une éducation. L'école de la IIIe République était passée par là. Ils en étaient des purs produits, même si tous n'avaient pas leur certificat d'études. Ils savaient toutefois lire, écrire et compter.

Les premiers furent fauchés au début du conflit, comme Edouard Festou, tombé dans les Ardennes le 30 août 1914. D'autres le furent dans les batailles sur la Somme, comme Henri Vazière, le 28 avril 1915, ou à Verdun le 25 mai 1916, comme Adolphe Duperche. Des corps ne seront jamais retrouvés : le 7 juin 1916, Marie-Jules Herfort est porté disparu dans les décombres du fort de Vaux.

Quelques-uns des soldats dont les noms sont gravés sur notre monument ne moururent pas au front. Certains passèrent de vie à trépas dans les hôpitaux proches des champs de bataille. Ainsi Alphonse Huant, gravement blessé, meurt le 15 juillet 1915 à l'hôpital de Sainte-Menehould. Robert Neveu, lui aussi gravement blessé en août 1918, meurt après la fin de la guerre, le 19 mars 1919 à l'hôpital militaire de Belfort.

Tous ces destins brisés, et bien d'autres, vous les retrouverez dans l'exposition qui leur est consacrée en salle des mariages. Nous avons tenu cette année à rendre hommage à nos poilus de Coignières qui jamais ne revinrent de la Grande Guerre. Ils laissaient pour la plupart femmes et enfants qui durent apprendre à vivre sans eux. Si l'Etat pensionna les veuves et fit des enfants des pupilles de la Nation, rien ne peut compenser la mort d'un mari ou d'un père, quand ce n'est pas pour des parents, la mort d'un fils.

Le deuil fut alors l'état le mieux partagé en France, mais aussi dans le monde. « Trois cent mille morts, cela fait combien de larmes ? » Cette interrogation de Roland Dorgelès à propos du massacre de Verdun renvoie à la continuité de la douleur, après que les armes ont fini de parler. Chaque famille a conservé pieusement sur un rebord de cheminée, sur un vieux bahut dans la salle à manger ou sur une table de chevet, véritables autels sacrés, les souvenirs du ou des disparus. Il a fallu attendre la fin du Vingtième siècle pour que les historiens

finissent par s'intéresser à cette souffrance et écrivent cette histoire éminemment humaine.

Comment une société peut-elle se remettre d'une telle épreuve ? S'en est-elle d'ailleurs remise ? Lorsque l'on constate la chute des naissances dans l'entre-deux-guerres, on mesure mieux le traumatisme que la guerre représenta. Les conséquences du conflit ne se limitèrent pas à ce refus de procréer. La notion même de progrès qui avait fondé le développement des sociétés européennes était remise en cause. Le progrès n'était-il pas aussi à l'origine du plus important carnage de l'histoire ?

Dès la fin de la guerre, le pacifisme s'emparait de la société. Dans toutes les couches sociales, le refus d'un nouveau conflit s'affirmait. Les anciens combattants en étaient les ardents propagateurs : pour eux, ils avaient fait la der des ders ! Leurs puissantes associations, tout en leur permettant d'obtenir des droits nouveaux en rapport avec leur sacrifice, véhiculaient l'idée que la victoire mettait un terme définitif à toute revendication belliciste puisque l'Allemagne était rendue responsable du conflit et devait payer les réparations.

Nous ne savons pas quel était l'état d'esprit des Coigniériens. Il est probable qu'ils ne restèrent pas en marge d'un phénomène qui touchait l'ensemble du pays. Aujourd'hui, nous sommes malheureusement bien placés pour savoir que « la guerre à la guerre » proclamée par la Société des Nations dans les années vingt se solda par un échec des plus retentissants. Le vent de l'histoire a toujours balayé les utopies, et rien malheureusement ne résiste, si ce n'est ce goût prononcé des dirigeants nationalistes qui n'hésitent pas au gré des prétendus intérêts des Etats à sacrifier leurs peuples !

Un autocrate russe se rue sur l'Ukraine, fait régner la terreur dans les villes et les villages, et installe l'Europe dans une guerre que l'on croyait révolue. Une organisation islamiste terrorise et massacre de manière délibérée des civils – hommes, femmes et enfants – parce qu'ils sont Juifs. Ce qu'a fait le Hamas, aucune cause ne le justifie, et cela porte un nom : il s'agit d'un crime contre l'humanité !

La réponse de l'Etat israélien, détruisant de manière systématique les villes de la bande de Gaza et faisant des milliers de morts parmi les populations civiles, relève au moins en partie du crime de guerre. Si Israël a le droit de se défendre, elle doit le faire sans attenter délibérément à la vie d'êtres humains qui n'ont qu'un tort : celui d'être Palestiniens.

Mal nommer les choses, disait Albert Camus, c'est ajouter au malheur du monde. Il ne s'agit pas ici de renvoyer dos à dos le Hamas qui use du terrorisme et l'Etat d'Israël qui abuse de sa force militaire, mais de mesurer l'horreur et les conséquences dramatiques d'une telle situation.

Le crime de guerre répondant au crime contre l'humanité ! Où cela peut-il mener ? N'a-t-on rien appris de l'histoire ? Comment peut-on espérer trouver les chemins de la paix avec de telles méthodes ? Faut-il prendre le risque de déstabiliser un peu plus une région ravagée par les conflits depuis la première guerre israélo-arabe en 1948 ? Dans l'instant, nous sommes de plus en plus nombreux à nous prononcer pour un cessez-le-feu.

Quelle semble loin cette année 1993, où à Oslo, Yasser Arafat, chef de l'Organisation de libération de la Palestine, et Yitzhak Rabin, Premier ministre d'Israël, signaient un accord de paix qui ouvrait à la reconnaissance et à l'existence de deux Etats ! C'était malheureusement sans compter sur les extrémistes des deux bords qui firent tout pour faire échouer cette initiative. En Israël, deux ans plus tard, Rabin était assassiné par un juif intégriste, tandis que le Hamas, qui considérait la reconnaissance de l'Etat d'Israël comme une trahison, lançait ses partisans dans l'exécution d'attentats meurtriers.

Faut-il pour autant penser toute paix comme impossible ? L'histoire nous dit aussi que les pires ennemis peuvent trouver les chemins de la concorde. Après trois guerres, dont deux mondiales, l'Allemagne et la France ont fini par se réconcilier et ont même contribué ensemble à bâtir un modèle de gouvernance à l'échelle européenne. En 1978, L'Egypte et Israël ont su mettre un terme à un conflit qui durait depuis 1948. Avant l'attaque du Hamas, une normalisation des relations entre l'Arabie Saoudite et Israël était en cours.

Nous ne sommes pas condamnés au pire, contrairement à ce que certains prophètes de malheur clament. Sortons des réseaux sociaux réducteurs pour la pensée, appelons nos dirigeants à plus de responsabilité, ne cédon pas à la facilité de la violence, repoussons les démagogues de tout bord. Le monde est complexe, et ne peut se résumer en quelques formules lapidaires. Ceux qui veulent le rendre simple nous trompent. Toutes les grandes idéologies qui avaient vocation à donner une explication simpliste de son fonctionnement ont échoué.

Prendre conscience de cela, c'est faire un pas vers la solution, sans que celle-ci soit toujours immédiatement atteignable. Dans un monde traversé par des

conflits multiples, la paix est un combat. Un combat que chacun d'entre nous doit mener. Notre responsabilité est immense. « Donner une chance à la paix », comme le chantait John Lennon, ne doit jamais nous abandonner. Ces noms gravés sur le monument aux morts ne nous rappellent pas seulement à notre devoir de reconnaissance, ils nous demandent d'être plus que jamais à la hauteur du sacrifice de nos poilus !

Vive la République ! Vive la France !